

il faut beaucoup prier : tel est le raisonnement de Dieu. Prier, voilà ce que Jésus nous demande avant tout le reste.

L'histoire de l'Église nous rapporte que certains novateurs affirmèrent jadis que l'homme pouvait, par ses propres efforts, mériter la grâce, c'est-à-dire se sauver. L'Église condamna cette hérésie, appelée pélagianisme. Mais, comme toujours en pareil cas, il resta parmi ceux qui se soumièrent, un reliquat d'erreur, qui porta le nom de semi-pélagianisme. C'était l'erreur de ceux qui donnaient encore une puissance exagérée aux efforts de l'homme.

Prenons garde qu'il ne reste en nous un vieux levain, un reste de l'influence néfaste de cette erreur, si nous faisons nôtre ce principe, ou quelque autre semblable : « un sermon d'une demi-heure fait plus qu'une semaine de prière ; un homme qui prie ne fait rien. » Nous avons coutume d'exagérer — et de beaucoup — les exercices de la vie active, en négligeant, et parfois en méprisant tout à fait, les exercices de la vie contemplative.

Sans doute, nous ne disons pas qu'il faille nous croiser les bras, abandonner toutes nos œuvres et nous réfugier, tranquilles, dans la seule prière. Nous disons seulement que la prière à laquelle il faut joindre la pénitence — qui demande toujours un effort et qui est en quelque sorte la prière du corps, — doit être regardée comme une œuvre éminemment apostolique. Sans elle, les exercices de l'apostolat le plus dévorant n'ont aucune efficacité ou n'ont qu'un simple effet de surface : succès apparent et qui réserve bien des mécomptes. La prière doit donc préparer l'envoi des ouvriers. Si la prière ne précède pas, les ouvriers ne viendront pas ; si la prière n'accompagne pas, les ouvriers ne feront rien. Si la prière ne fait pas arriver les ouvriers, si elle ne féconde pas leur travail, le but à atteindre n'est pas atteint.

Si la prière et la pénitence chez le laïque, donnent à sa vie un rayonnement, une puissance sacrée, que dirons-nous de la prière chez le prêtre ? Elle est sa grande force. Nous nous plaignons des difficultés du ministère, du grand nombre d'âmes qui se perdent ; nous nous plaignons de ce que, chaque jour, le peuple s'éloigne de l'influence du prêtre. Pour enrayer le mal, nous avons créé des œuvres sans nombre, nous avons fait des cérémonies solennelles... et le peuple ne s'améliore guère, les hommes n'ont renoncé ni à un pique-nique, ni à une représentation de théâtre. Nous ne savons plus que faire. Avons-nous prié, avons-nous jeûné, nous sommes-nous donné la discipline, comme disait le curé d'Ars ? Non. Eh ! bien, nous n'avons pas fait ce qui importe avant tout. Nous avons compté trop exclusivement sur le travail humain.

Cette teinte de semi-pélagianisme inconscient, comme facilement elle pénètre nos œuvres, notre action apostolique ! Si nous avons fait un sermon fleuri de belles phrases, et si on nous